

# LES CHAMPIGNONS DANS L'ARCHÉOLOGIE

## MÉSO-AMÉRICAINNE

GORDON WASSON

ETUDE PUBLIÉE EN 1958

# LES CHAMPIGNONS DANS L'ARCHÉOLOGIE MÉSO-AMÉRICAINNE

par R. GORDON WASSON

(Pl. X, XI, XII)

Aujourd'hui, comme nous l'avons vu, les champignons sacrés jouent un rôle dans la vie des peuples montagnards de la Méso-Amérique, depuis la Vallée de Mexico jusqu'à l'isthme de Tehuantepec. Pour les Indiens, les champignons représentent un précieux secret, ouvrant la porte à un monde de merveilles surnaturelles, de sensations et d'émotions, un monde qui les console et qui les réconcilie avec la grisaille morose de la vie quotidienne. Nous savons qu'au xvi<sup>e</sup> siècle, quand l'homme blanc apparut sur la scène, la région où les champignons étaient utilisés coïncidait à peu près avec celle de maintenant. N'est-il pas étrange que personne n'ait jamais découvert la présence de ceux-ci dans la riche archéologie de cette contrée ?

Nous croyons que les champignons n'ont jamais été signalés dans les documents précolumbiens parce que personne ne les y a cherchés. Certes, les auteurs des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles ont parlé d'eux assez abondamment ; mais les savants spécialisés actuellement dans les cultures méso-américaines y ont prêté peu d'attention.

Nous commençons nos investigations sur ce point avec quelque défiance. Toute découverte archéologique souffre d'une difficulté : les artistes et les artisans d'alors ne s'intéressaient pas à leur lointaine postérité quand ils accomplissaient leurs travaux. Nous, représentants du xx<sup>e</sup> siècle, n'entrons pas plus dans leurs calculs qu'aujourd'hui, dans nos activités, nous ne nous occupons des hommes qui étudieront les restes de notre civilisation dans, mettons, l'année du Seigneur 3400. En outre, dans la Méso-Amérique, il y a une difficulté supplémentaire : c'est que, bien que l'héritage archéologique soit riche, ces civilisations n'avaient aucune relation directe avec la nôtre, et les symboles, comme la mythologie, sont pour nous difficiles à déchiffrer et à saisir. En compensation, les idées cosmologiques de la région méso-américaine sont demeurées extraordinairement statiques pendant des siècles. C'est ainsi que les fresques de Teotihuacan, peintes au cours de la période connue sous le nom de Teotihuacan III, 300-600 après J.-C., et redécouvertes dans le siècle actuel, ne peuvent être interprétées que d'après les données que nous possédons sur les croyances indiennes du xvi<sup>e</sup> siècle.

Quant au rôle des champignons dans cet art, les préconceptions doivent être écartées. Nous devons attaquer le problème en tenant compte de toutes les possibilités. Peut-être a-t-il existé un tabou sur les représentations de la « chair de Dieu », comme disaient les Aztèques en parlant des champignons sacrés. Ou bien il se peut simplement qu'un concept de haute importance ne tienne pas toujours une place bien grande dans le domaine de l'expression artistique. Prenons, par exemple, l'Hostie dans notre monde chrétien, la divine Hostie qui est la réaffirmation journalière de la foi chrétienne dans le miracle de la mission unique du Christ sur cette terre. La Messe est le centre même de la religion chrétienne, et la Messe repose sur les éléments du Pain et du Vin. En comparaison de son importance, le pain du Sacrement paraît rarement dans les peintures religieuses. Dans les représentations du Dernier Repas, les figures du Christ et de ses Apôtres ont la priorité sur le pain. Pendant plus de mille ans, les plus grands artistes se sont appliqués à montrer des autels, des prêtres habillés pour officier à la Messe, et des églises abritant l'autel et le Saint Sacrement. Toute cette éloquence artistique supposait le motif central, le miracle de la Transsubstantiation et de la Sainte Communion.

Nous avons trouvé, dans l'art précolombien, de nombreux traits qui évoquent les champignons. Toutefois, nous ne nous occuperons seulement ici que de trois complexes où notre interprétation s'insère dans l'ordre des idées indigènes : certaines fresques de la Vallée de Mexico, de la période connue sous le nom de Teotihuacan III; les « champignons de pierre » de la civilisation des peuples mayas des montagnes; et les « bols à champignons » trouvés dans le pays zapotèque. Peut-être d'autres chercheurs découvriront-ils de meilleures traces que celles dont nous parlerons; le champ est ouvert à tous.

## 1. LES FRESQUES DE TEOTIHUACAN

Parmi toutes les ruines de l'ancien Mexique, celles de Teotihuacan sont justement les plus célèbres. La majesté du site ne peut que frapper toute personne douée du sens de l'histoire. Dans cette haute Vallée de Mexico, le voyageur mesure l'altitude où il se trouve en contemplant l'ampleur du terrain qui atteint le pied de hautes et lointaines montagnes. Au premier plan se trouvent les masses imposantes des Pyramides du Soleil et de la Lune, et le vaste quadrilatère du sanctuaire, ou *ciudadela* (citadelle) comme on l'appelle. On dirait qu'ici la terre elle-même s'est soulevée vers le ciel, pour fournir aux créatures de Dieu une plate-forme sur laquelle elles pourraient chanter ses louanges et l'honorer.

Teotihuacan fut déjà abandonné comme centre religieux avant que les Espagnols ne conquissent le pays. Quelques paysans vivaient çà et là, dispersés au milieu des ruines, grattant la surface de la terre, parmi les anciens monuments dont l'exécution, due aux habitants antérieurs de la région, devait frapper l'imagination de notre époque. Les pyramides et le sanctuaire étaient toujours là pour éveiller l'étonnement et l'admiration des visiteurs. Mais c'est seulement dans les soixante-cinq dernières années que, petit à petit, et avec des peines infinies, les archéologues ont découvert les nombreuses ruines qui témoignent de l'existence du Teotihuacan préhistorique. Apparemment, dans les siècles précédant ou suivant immédiatement l'ère chrétienne, Teotihuacan était un centre religieux attirant des pèlerins qui venaient de loin. Tout ce qui était nécessaire à leur installation s'y trouvait,

et comme si cela était un élément essentiel dans chaque groupe de maisons, il y avait çà et là une chambre, décorée de fresques, à peine plus grande que celle dans laquelle María SABINA accomplit pour nous ses rites. La plupart de ces peintures — mais pas toutes — présentent la particularité frappante d'être placées extraordinairement bas sur les murs. Elles ne peuvent pas être bien examinées par un spectateur qui se tient debout, mais elles seraient convenablement situées pour un Indien assis sur le sol ou incliné sur une *petate* (natte de jonc). Les peintures sont nettement religieuses d'inspiration et d'intention. Elles sont muettes, car aucun mot ne nous est parvenu pour expliquer leur signification hiératique. Depuis l'époque d'Eduard SELER, le fameux archéologue allemand, l'interprétation de ces fresques a fait travailler quelques cerveaux parmi les plus vigoureux des cher-

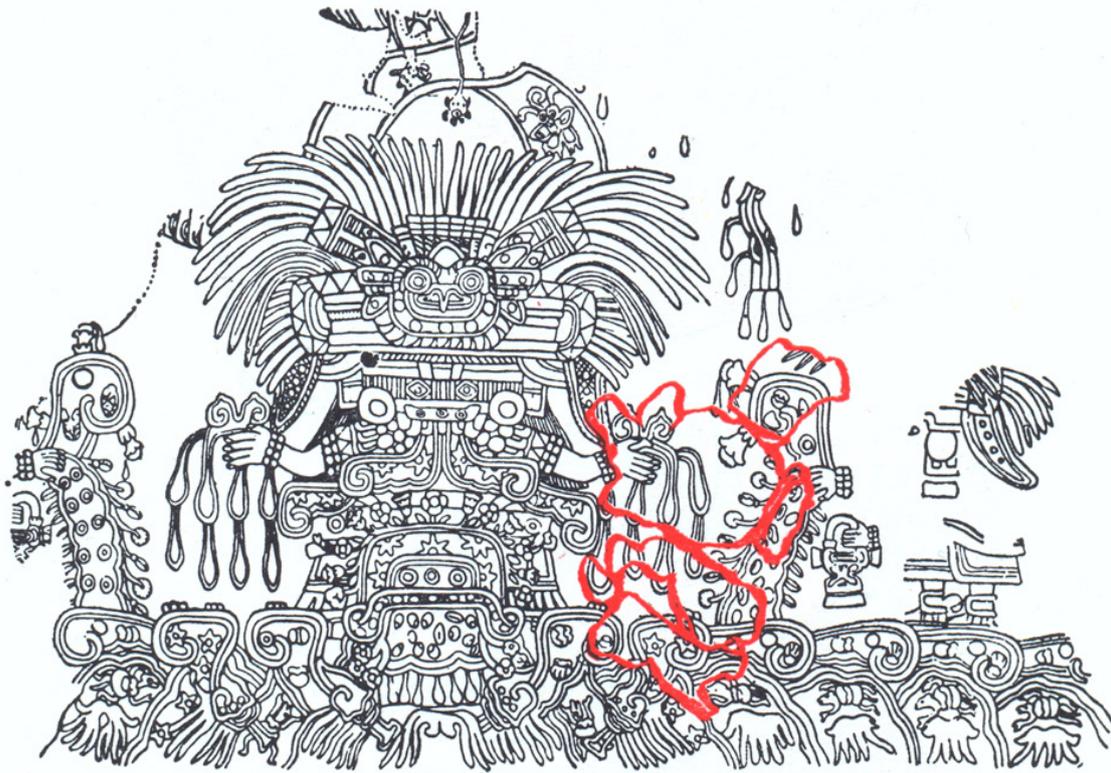


Fig. 15. — Représentation de Tlaloc dans les fresques de Tepantitla. Le détail entouré d'une ligne rouge est reproduit en couleur dans la figure 16. Teotihuacan, dans la Vallée de Mexico. Époque de Teotihuacan III, 300-600 après J.-C.

cheurs de la Méso-Amérique, et leurs commentaires nous ont permis de découvrir peu à peu la signification du symbolisme d'une religion qui achève maintenant de mourir, après avoir répondu, pendant plus de mille ans, aux besoins de ses dévots, une religion exceptionnellement riche dans ses embellissements mythologiques.

Voyons si nous pouvons trouver nos champignons sacrés sur les murailles de Teotihuacan (1).

Dans les années 1940-1941, on découvrit dans le village de San Francisco Mazapan les restes d'un ancien édifice décoré de fresques datant de la période de Teotihuacan III,

(1) Le Dr Gordon EKHOLM, de l'American Museum of Natural History, attira notre attention sur les fresques de Tepantitla. Irmgard WEITLANER-JOHNSON découvrit pour nous la bordure de « champignons » du mur de Teopancalco. Laurette SÉJOURNÉ trouva la fresque de Sacuala au cours de ses fouilles en 1955 et nous permit gracieusement de la reproduire, Abel MENDOZA se chargeant de la recopier.

300-600 après J.-C. Les peintures furent décrites plus tard, avec une grâce littéraire consommée, par le D<sup>r</sup> Alfonso CASO, dans un travail intitulé « El Paraíso Terrenal en Teoti-



Fig. 15 bis. — Détail de l'effigie de Tlaloc. Reproduit par Marilyn MILLER d'après des photographies prises *in situ* par Allan B. RICHARDSON.

huacan », et publié dans les *Cuadernos Americanos*. Pour élucider leur signification, CASO a fait un brillant usage des chroniqueurs espagnols TORQUEMADA et SAHAGÚN (1). La propriété dans laquelle les peintures furent trouvées s'appelle Tepantitla, et les murs sont connus

(1) Publication de novembre-décembre 1942, 1<sup>re</sup> année, vol. VI. Les explorations qui ont révélé ces peintures furent entreprises par l'Instituto Nacional de Antropología e Historia, et les fonds fournis par l'Instituto et par le Viking Fund. Pedro ARMILLAS et José R. PÉREZ furent chargés de la responsabilité des fouilles, et c'est à Augustín VILLAGRA que revint l'honneur du laborieux travail de reconstitution des peintures. On peut en voir les reproductions au Museo Nacional de México, dans la ville de Mexico, et dans l'immeuble de la Wennergren Foundation (autrefois Viking Fund), New York.

sous ce nom. Ils relatent tous le culte de Tlaloc, l'un des principaux dieux du panthéon mexicain. Tlaloc était la divinité de la foudre et des eaux, des nuages, du brouillard et de la grêle, de la neige sur les sommets des montagnes, de la pluie, des torrents, des lacs, des rivières et de l'océan. Un des murs de Tepantitla est celui du dieu lui-même, et nous le reproduisons dans la figure 15 en une version schématisée.

Comme le dieu des eaux est mouillé! La pluie et l'eau sont partout, et de grosses gouttes d'eau tombent de ses mains. Sur un côté cascade un petit ruisseau accompagné de graines et d'objets étranges. Ce détail de la peinture, auquel personne n'a encore prêté attention, est reproduit dans la figure 15 *bis*, qui montre en couleur ce qui reste de la muraille en cet endroit.

Dans ce détail nous suggérons que les petites plaques à gauche du ruisseau sont des chapeaux de champignons. Ils alternent avec des coquillages, qui sont tous des conques. Sur le côté opposé du ruisseau, il y a un lot de graines diverses où ne sont représentés ni le maïs, ni le cacao. Nous pensons pouvoir identifier certaines d'entre elles : les sombres à tache rouge, au centre de laquelle se distingue le hile. Il s'agit du *colorín*, *Rhynchosia pyramidales* (LAM.) URBAN, employé de nos jours avec les champignons sacrés par les gens qui parlent le nahuatl à San Pedro Nexapa, près d'Amecameca, sur les pentes du volcan Popocatepetl. (Il est important de noter que le hile se trouve au milieu de la tache. Une graine qui ressemble d'une façon frappante à celle-là, familière aux Indiens, est celle de l'*Abrus precatorius* L., dont le hile apparaît sur le fond noir, et qui est vénéneuse. L'artiste a peint avec beaucoup de netteté pour rendre exactement l'identité des graines.) Dans cette réalisation, il n'a pas représenté les propriétés fécondes de la pluie; si telle avait été son intention, le maïs aurait figuré parmi les graines. Il reproduisait seulement les fruits magiques de la nature — champignons, coquillages, *colorines* — employés dans les rites religieux.

Il est juste que les champignons sacrés soient rattachés au Dieu des Pluies. A notre époque ils sont appelés les « petits enfants des eaux » — *apipiltzin* — par les descendants directs des Aztèques qui ne vivent pas loin, à San Pedro Nexapa. Le séjour de Tlaloc — appelé Tlalocan — passait pour être situé dans les hautes terres verdoyantes, où se rassemblaient les nuages et où l'eau abondait. C'est là qu'au mois de septembre, les Indiens qui parlent le nahuatl cueillent encore les champignons sacrés, dans les replis des montagnes entre Amecameca et Cholula. Le nom de « Tlaloc » vient de la racine Nahuatl *tlal*, « terre », et selon l'étymologie élaborée par SELER, et ratifiée par CASO, « Tlaloc » est le dieu qui fait germer la végétation (1). Nous rappelons qu'au pays mazatèque les champignons hallucinogènes sont appelés *'nti' si'3tho'*, « ce qui pousse »; et dans le pays mixe *tu:m'uh*, qui a, paraît-il, le même sens. Combien ces noms sont heureux, aussi bien mycologiquement que psychologiquement, pour les divins champignons aux pouvoirs pythiques! Ces termes mêmes semblent être des traductions de « Tlaloc ». Quand notre *curandero* (guérisseur) zapotèque invoque la Grande Foudre pour obtenir une récolte plus importante de champignons sacrés, n'est-ce pas à Tlaloc qu'il s'adresse? Avec sa foudre, Tlaloc engendre les divins champignons dans *tlal*, la terre mère. Comme nous le verrons, l'un des emblèmes de Tlaloc est un écusson avec trois conques dans une bourse triangulaire. Rien ne serait plus approprié,

(1) Pour les discussions sur le rôle de Tlaloc dans la culture méso-américaine, nous renvoyons le lecteur à Eduard SELER : *Codex Vaticanus* n° 2773, publié en allemand et en anglais à Berlin et à Londres en 1902-1903, p. 106 ff.; également à Alfonso CASO : *El Pueblo del Sol*, édité par Fondo de Cultura Económica, Mexico City, 1953, spécialement p. 57 ff., où il traduit « Tlaloc » par *el que hace brotar* (ce qui fait pousser).

maintenant que nous connaissons le contexte, que ces champignons hallucinogènes alternant avec les coquillages dans une fresque à l'honneur de Tlaloc.

Une croyance mexicaine prétendait que les âmes de ceux qui se noyaient allaient directement au Tlalocan, le paradis des esprits élus, où ils passaient leurs jours à s'ébattre dans les champs de récréation du Paradis. C'est encore le thème d'une autre fresque à Tepantitla. Le D<sup>r</sup> CASO l'a décrite en détail et nous ne répéterons pas ici sa description. Nous nous contentons de faire remarquer que cette vision des Champs-Élysées est une des expressions les plus aimables et les plus charmantes du génie artistique de l'Amérique centrale. Le panorama se compose de petits personnages dispersés, et il faut le lire picto-



Fig. 15 *ter.* — Détail de la fresque de Tepantitla : Ame arrivant aux champs de récréation du Paradis.

graphiquement, détail après détail. Nous nous arrêterons à une seule vignette. Dans le bas du coin de droite, il y a un lac qui se déverse dans la rivière de Tlaloc, et il en émerge la forme dévêtue de quelqu'un qui vient de mourir noyé, l'eau coulant encore de ses poumons.

Deux grosses larmes nostalgiques tombent de ses yeux; déjà, cependant, il regarde vers la gauche le pays de l'Éden et, brandissant un rameau au feuillage luxuriant, il s'avance avec confiance, en chantant une antienne. Elle est représentée par une spirale ornée de pierres précieuses, sortant de sa bouche. Dans l'art méso-américain, la parole ou le chant sont représentés par une spirale de paroles, et leur solennité par la longueur et l'ornementation de celle-là. Dans le cas présent, il n'y a pas moins de cinq tours qui atteignent la partie gauche. Au-dessus du rouleau est l'emblème de Tlaloc, le coquillage à trois spires dans une bourse. Trois papillons voltigent à l'entour; dans l'Amérique centrale, comme dans le folklore européen, ils représentent les âmes des défunts. Dans le lac, en dessous de la figure

humaine, nous sommes ravis de découvrir, répété trois fois, ce que nous tentons d'appeler le motif « coquillage et champignon ». Plus tard, comme nous le verrons, celui-là fut tellement stylisé que le « champignon » dégénéra en disques ou petites plaques; ce motif signifie l'eau. Mais ici, à Teotihuacan, nous pensons pouvoir reconnaître encore ce qui existe derrière le dessin, et il paraît singulièrement à propos que les champignons sacrés aient été présents quand notre héros quitte ce monde pour entrer au paradis de Tlaloc.

Gagnons maintenant un autre groupe de maisons situé à deux kilomètres environ. Là, dans une petite chambre rectangulaire, furent trouvées les fameuses fresques de Teopancalco (ou Teopancaxco). Découverte en 1894, la peinture principale fut promptement et soigneusement copiée par le Dr Antonio PEÑAFIEL et Miss Adela BRETON (1). Pour autant

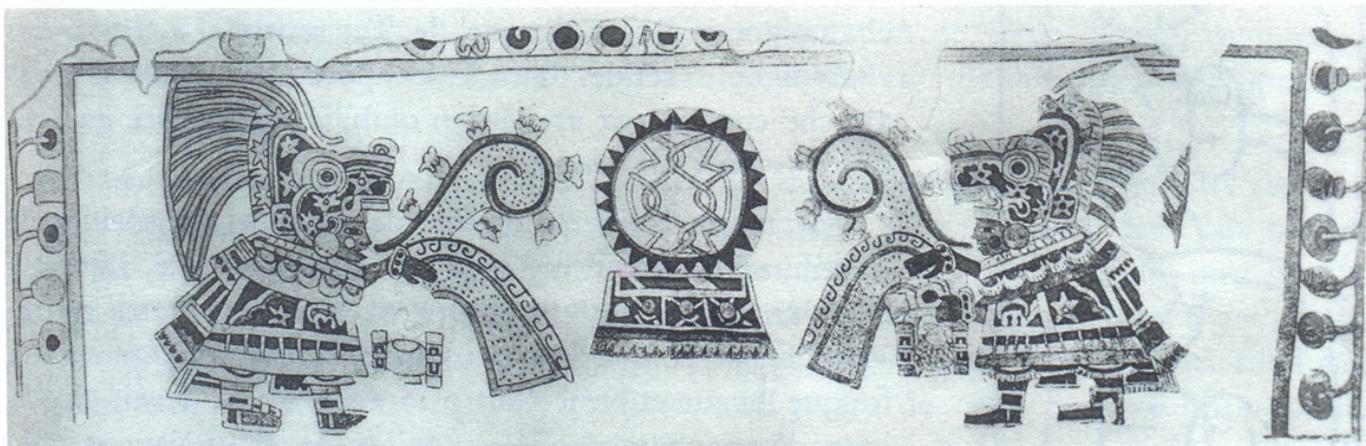


Fig. 16. — Fresque de Teopancalco. Teotihuacan, dans la Vallée de Mexico.  
Période de Teotihuacan III.

qu'on puisse en être certain, cette fresque et celle de Tepantitla datent de la même époque, env. 300-600 ans après J.-C. Deux prêtres se faisant face accomplissent un rite, vêtus des habits de leur ministère, et leurs têtes couvertes de masques représentant des serpents. On suppose qu'ils répandent du *pulque* sur le sol. Au centre, entre les deux prêtres, se révèle un motif de cordes entrelacées, symbole de la natte (*petate*, natte tressée) qui, à son tour, symbolise l'autorité dans la région méso-américaine. Ce motif est entouré par un cercle de triangles orientés vers l'extérieur, et se trouve placé sur une estrade de cérémonie. Concentrons notre attention sur la bordure, mieux conservée du côté droit (2). Nous trouvons ici la même alternance de coquilles et de champignons que dans les fresques de Tepantitla. En commençant par le sommet, il y a un bivalve, puis un champignon, un autre coquillage, un champignon, une conque, un bivalve, et un champignon. Selon SELER, la fresque évoque les rites de l'enivrement, ce qui est conforme à notre hypothèse de champignons hallucinogènes.

(1) Voir Antonio PEÑAFIEL: *Teotihuacan, Estudio Histórico y Arqueológico*, Mexico, 1900, chap. XIII, pl. 81 ff. L'analyse de la fresque par le Dr Eduard SELER se trouvera dans *Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde*, Berlin, 1915, vol. V.

(2) Il est intéressant de rappeler que SELER a décrit cette bordure dans les termes suivants: « La bordure contient une vigne avec des feuilles en forme de bouclier, des boutons sphériques et des fruits oblongs de plantes aquatiques. » Aujourd'hui, grâce à certaines comparaisons avec d'autres dessins, il n'y a aucune discussion sur l'identification des coquillages

Nous avons examiné la fresque de Teopancalco dans l'été de 1955; nous l'avons trouvée sérieusement détériorée, mais les parties survivantes sont maintenant bien protégées. Sur

le mur contigu, il y a eu autrefois une autre fresque dont seulement reste en bon état une certaine étendue de la bordure répétant le motif de celle que nous connaissons déjà. M. Eduardo NOGUERA l'a aimablement copiée pour nous. En commençant par le haut, il y a une conque, puis un champignon, un bivalve, un champignon, un bivalve, un champignon, et, finalement, le fragment d'une conque. Ici l'idée de lames ou *lamellae*, sur la face inférieure des têtes de champignons, est clairement indiquée, à notre avis, et nous aide à comprendre les marques que nous voyons dans les champignons de la fresque de Tepantitla. La vertu des champignons réside dans le chapeau, et ce dernier est attaché comme par un cordon ombilical aux eaux génératrices de vie de la terre (fig. 17) (1).

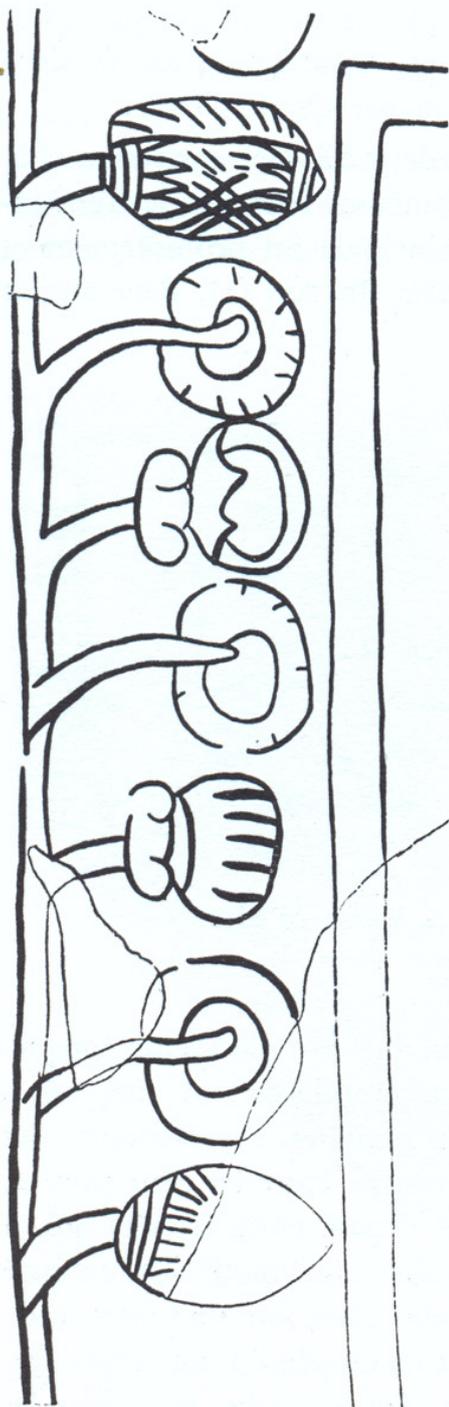


Fig. 17. — Reste de la bordure de la fresque de Teopancalco, réduit à moitié de la taille originale. Période de Teotihuacan III.

Dans un troisième groupe de maisons des plaines de Teotihuacan, fouillées sous la direction de Laurette SÉJOURNÉ, on découvrit encore en 1955 une autre représentation de ce que nous pensons être des champignons. La fresque longue et basse était peinte sur ce qui devait être la base d'une chambre. Deux paires de champignons, une paire de chaque côté, émergent de la bouche d'une divinité qui pourrait être le Dieu Soleil. Ici il n'y a pas de coquillages, mais le dessin des « champignons » ne permet pas de douter que, quels qu'ils soient, il s'agit des mêmes objets que dans les peintures de Tepantitla et de Teopancalco. Les « champignons » sont verts, de la couleur sacrée (fig. 18).

Dans les documents venus jusqu'à nous des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, on ne rencontre pas de symbole plus commun que celui qui associe la conque et le disque. Partout où on le trouve il signifie que l'eau est représentée. C'est le dessin que le savant E. T. HAMY caractérisait comme « coquilles avec de petits disques évidés » (2). Si nous sommes dans le vrai, les « disques évidés » du xvi<sup>e</sup> siècle

(1) Pour une discussion sur le rôle des coquillages dans la culture de la Vallée de Mexico, voir HASSO VON WINNING : « Shell designs on Teotihuacan Pottery », dans *El México Antiguo*, vol. 7, déc. 1949. Nous ne savons pas s'il y a un symbolisme érotique dans nos fresques. Les bivalves représentent les *genitalia* femelles dans beaucoup de cultures, également la japonaise et la kogi. Voir Gerardo REICHEL-DOLMATOFF : *Los Kogi, una tribu de la Sierra Nevada de Santa Marta, Colombia*, Bogota, 1949-1950, vol. 2, p. 104. Les champignons sont entourés de symbolisme sexuel, ainsi que nous l'avons longuement exposé dans *Mushrooms Russia and History*, Pantheon Books, New York, 1957. La fresque de Teopancalco, que nous reproduisons figure 18, est suggestive, pour ne rien dire de plus, du symbolisme sexuel.

(2) E. T. HAMY : *Codex Borbonicus. Manuscrit Mexicain de la Bibliothèque du Palais-Bourbon*, publié en fac-similé avec un Commentaire explicatif par E.-T. HAMY, Paris, 1899.

sont des champignons ; et à Teotihuacan, dans les fresques de Tepantitla, Teopancalco et Sacuala, qui ont un millier d'années de plus, on peut aussi les identifier comme tels. Là, comme aux époques postérieures, ils se trouvaient généralement, soit dans l'eau, soit à l'extrémité des banderoles se rapportant à cet élément. Mais, dans la période récente, les champignons et les coquilles ont été stylisés ou traités de façon négligente et sont même parfois devenus insignifiants. Nous reproduisons trois figures prises sur une centaine d'illustrations. La première, du *Codex Borbonicus*, représente Tlaloc avec un ruisseau coulant au-dessous de lui, le motif coquillage et champignon accompagnant le cours d'eau. La seconde, qui provient de la même source, montre deux thaumaturges dans une caverne, dont l'un lance des graines de maïs, juste comme nous avons vu Aurelio le faire à Huautla, et probablement au cours de la même cérémonie divinatoire. La troisième est du *xvi<sup>e</sup>* siècle, et, bien que dessinée par un artiste indien, traduit une influence européenne. Elle révèle la fondation de Tenochtitlán, maintenant appelé Mexico. Là les symboles ont dégénéré en neuf petits doubles cercles insignifiants sans coquillages (fig. 19 à 21).

Reste la question des coquillages. Nous avons vu qu'ils figurent dans quatre des cinq fresques que nous avons reproduites, et ils apparaissent aussi dans les deux illustrations du *Codex Borbonicus*. Les coquilles jouaient un rôle important à Teotihuacan, quel que fût ce rôle. Dans les débris de cette culture on en a trouvé beaucoup appartenant à des espèces apportées jusque-là et provenant de l'océan Pacifique et du golfe du Mexique. Elles sont fréquemment représentées dans les sculptures de pierre de cette époque. Elles doivent avoir joué un rôle religieux, bien que celui-ci ne soit jamais entièrement expliqué dans les documents indigènes des *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles, ni dans les descriptions de la culture mexicaine que les premiers chroniqueurs européens ont écrites pour nous. Il ne suffit pas de faire remarquer, comme nous l'avons dit, que les champignons et les coquilles sont également, dans un sens, « des petits enfants des eaux », bien que l'on puisse noter que l'affinité entre les deux, disparate au premier coup d'œil, soit apparue à d'autres peuples ; en Italie également, certaine espèce de palourde est appelée « champignon de mer » (*fungho di mare*). Nous ne connaissons pas la réponse à l'énigme des coquillages, mais nous hasarderons une possibilité.

Les Indiens de l'Orénoque emploient comme tabac à priser une poudre connue sous le nom de *yupa*, provenant d'une plante appelée à Haïti, du temps de Christophe Colomb, *cohoba*, et que la science nomme aujourd'hui *Piptadenia peregrina*. En préparant la *yupa*, les Indiens la mélangent en parties égales avec de la chaux « plus blanche que la neige », faite en brûlant de grandes coquilles d'escargots trouvées dans les parties inondées qui



Figure 18. Fresque du site de Sacuala, Teotihuacan. Découverte en 1955. De la période de Teotihuacan III. Communiquée par Mme Laurette Séjourné. Copiée par Abel Mendoza.

longent le bord de la rivière (1). Cette chaux est réunie à des feuilles de coca dans toute la région allant de la côte nord de Colombie jusqu'au Pérou et en Bolivie; les Indiens semblent regarder la chaux comme indispensable. Les Indiens Kogi de la Sierra



Fig. 19. — Effigie de Tlaloc, avec coquille et symbole de « champignon ».  
(*Codex Borbonicus*, page 7, la partie de la page qui est en haut à gauche.)

de Santa Marta font aussi brûler des coquillages pour obtenir cette substance qu'ils mêlent à leurs feuilles de coca :

Pour produire la réaction désirée, les feuilles doivent se mélanger avec la chaux. On obtient cela en brûlant sur une petite pyramide de fines herbes sèches des coquilles de bivalves, que l'on trouve sur les plages marines (2).

A quoi sert la chaux avec le *yupa* et les feuilles de coca? Nous ne le savons pas. Agit-elle comme catalyseur pour accentuer les vertus de la drogue? Comme il est étrange que

(1) Nous nous en rapportons à William E. SAFFORD : « Identity of Cohoba, the Narcotic Snuff of ancient Haiti », *Journal of Washington Academy of Sciences*, 1916, p. 547 ff. SAFFORD cité p. 553, de P. Joseph GUMILLA : *El Orinoco Illustrado*, Madrid, 1741, p. 117-118.

(2) Gerardo REICHEL-DOLMATOFF, *op. cit.*, vol. 1, p. 76.

personne jusqu'ici n'ait approfondi la question et trouvé la réponse ! Une coutume si répandue et si ancienne doit avoir sa justification. Les coquillages de Teotihuacan étaient peut-être brûlés pour leur chaux « plus blanche que la neige » et mangés avec les champignons. Cela expliquerait alors leur juxtaposition dans les fresques de Tepantitla et de Teopancalco, et leur survivance dans les symboles fossilisés un millier d'années plus tard.

Nous soumettons notre témoignage sur les champignons dans l'art de l'antique Teotihuacan au jugement des américanistes, qui sont infiniment plus savants que nous sur ce



Fig. 20. — Sorciers dans une cave d'où sort une rivière. (*Codex Borbonicus*, page 21, la partie centrale avec son prolongement inférieur.)

terrain. Il est possible, par suite de la concentration de nos études sur l'ethnomycologie, que nous ayons découvert un élément demeuré jusqu'à maintenant inaperçu dans la culture mexicaine de cette période. S'il en est ainsi, nous avons jeté la lumière sur un coin négligé de l'iconographie, en expliquant les petites plaques qui accompagnent toujours les coquillages, et nous avons peut-être trouvé l'explication d'un symbole commun dans les documents du *xvi<sup>e</sup>* siècle. Nous avons peut-être même découvert la raison du pouvoir des coquillages à Teotihuacan.

Mais si les américanistes acceptent notre thèse, que ce ne soit pas sans en peser les conséquences. Dans les enceintes sacrées de Teotihuacan, nous n'avons pas trouvé moins de trois cénacles, ou ce que nous imaginons être des cénacles, décorés de peintures religieuses de l'ordre le plus élevé, dans lesquelles, ainsi que nous le supposons, figurent nos champignons. Nous pouvons supposer qu'il y ait eu plus, beaucoup plus, de temples dont certains sont encore cachés sous les décombres entassés par les siècles. Si notre thèse est

juste, l'agape au cours de laquelle les champignons sacrés étaient consommés ne marquait pas un événement occasionnel dans la vie religieuse des pèlerins de Teotihuacan. C'en était peut-être bien l'élément essentiel. Le site était noble. Les cérémonies extérieures dans le grand sanctuaire et sur les pyramides inspiraient sans aucun doute une crainte respectueuse mêlée de terreur. Les Indiens, venus de tous côtés à ce centre de pèlerinage, après avoir participé aux cérémonies publiques, se séparaient pour se rassembler en petits groupes dans les cénacles variés afin de célébrer toute la nuit leur sainte communion, en présence des peintures qui couvraient les murs, et avec accompagnement des chants des prêtres et de danses sacrées. Peut-être le chant se composait-il d'accents qui nous ont été rendus familiers par María SABINA, avec battement de mains semblable, les assistants en adoration



Fig. 21. — Fondation de Tenochtitlán. Noter les petits cercles ou « champignons » au bord de l'eau. (Diego DURÁN. *Historia de las Indias de Nueva España*. Atlas, Mexico, 1880. La figure porte les repères suivants : Trat. 1<sup>o</sup>; Lam. 3<sup>a</sup>; CAP<sup>o</sup> 5<sup>o</sup>).

donnant des réponses spontanées, ou, comme les Indiens disent aujourd'hui, *pasando la palabra* (passant la parole). Là, à l'aide des champignons, ils consultaient leurs dieux; réunis en petites congrégations, ils découvraient des visions et connaissaient les joies divines de l'extase. Si nous sommes dans le vrai, c'était là l'élément essentiel de la vieille religion du Mexique, la cellule primitive à partir de laquelle l'organisme entier des croyances religieuses mexicaines a proliféré. Il y avait d'autres substances hallucinogènes dans ce pays, mais les champignons y jouaient, sans doute, le rôle le plus important.

En vérité, pour bien comprendre l'art religieux mexicain, il faut toujours le voir avec les yeux des Indiens qui savent ce que c'était que d'être dominé volontairement par les esprits des champignons. Ceci s'applique non seulement à l'art précolombien, mais aussi à l'art colonial, notamment dans certaines de ses expressions folkloriques. Nous pourrions suggérer, par exemple, que l'art saisissant de Santa María Tonantzintla, une église située près de Cholula, au cœur du pays des champignons — un art si éloigné de la tradition religieuse européenne, si tumultueux dans ses sculptures dorées et polychromes, si extrême dans l'extase de son inspiration —, avait probablement les champignons comme inspiration originelle. Si nous avons raison, le temps est venu où la faveur des Indiens pour les champignons ne peut plus être considérée simplement comme une étrange aberration de la vie

indienne en Méso-Amérique, ni isolée plus longtemps de leur existence intellectuelle, spirituelle et émotionnelle. Le rôle des champignons doit être intégré dans les expressions supérieures des cultures indiennes. Les champignons exerçaient, croyons-nous, un profond stimulus sur les Indiens. « La chair de Dieu » peut avoir inspiré certaines de leurs œuvres artistiques les plus élevées. Contribua-t-elle aussi à la stagnation qui caractérisait les cultures méso-américaines ? En détournant de la réalité les énergies les plus hautes de la race pour les diriger vers des pays imaginaires, les champignons peuvent avoir été responsables de l'arrêt de développement, qui frappe l'observateur étranger contemplant ces remarquables cultures. Ces questions et beaucoup d'autres se posent à nous, au seuil de nos études sur les champignons hallucinogènes.

## 2. LES « CHAMPIGNONS DE PIERRE » DU GUATEMALA, DES CHIAPAS ET DU SALVADOR

En 1898, dans les colonnes du *Globus*, un journal savant publié en Allemagne, le Dr Carl SAPPER, éminent géographe, décrivit brièvement un « champignon de pierre ». Bien que cette sorte d'objets archéologiques puisse avoir été familière dans certains milieux du Guatemala, le Dr SAPPER fut le premier à attirer l'attention du monde savant sur la question. Depuis cette époque, plus de deux cents sculptures de ce type ont été trouvées, la plupart ayant environ 30 cm de haut, et toutes provenant des hautes terres du Guatemala ou des régions montagneuses voisines, au Salvador et au Mexique. SAPPER fut prompt à appeler son spécimen une « idole en forme de champignon », et depuis, les archéologues ont connu ces sculptures sous le nom de « champignons de pierre » et ont fait des suppositions sur leur signification. Dans les débuts, il était inévitable que quelqu'un proposât d'y voir un symbole phallique, mais le Dr SAPPER fit justice de cette idée. Un autre suggéra qu'elles pouvaient avoir servi de sièges, hypothèse qui a fait peu d'adeptes.

L'objet décrit par SAPPER fut perdu de vue pendant des années. En 1952, le Dr Hans MARDERSTEIG attira notre attention sur un objet en forme de champignon qui se trouvait dans la collection RIETBERG à Zürich, et peu après nous l'identifiâmes avec la sculpture décrite par SAPPER plus d'un demi-siècle auparavant dans le *Globus*. Il s'agit d'une œuvre vraiment remarquable : un « champignon » avec une figure sortant de la tige, et une auréole à neuf pointes autour de la face. Nous la reproduisons dans la Planche XI, vue sur trois côtés.

Il est étrange que personne n'ait jamais suggéré que les « champignons de pierre » pouvaient représenter des champignons (1). Aucun archéologue ne les a reliés au rôle particulier joué par les champignons dans les cultures des régions montagneuses du Mexique méridional, faute, peut-être, d'avoir entendu parler de ce rôle. Aucun des historiens

---

(1) Il y eut cependant une exception : l'érudit américain Daniel BRINTON publia une note (*Science*, n. s., vol. VIII, p. 127, n° 187, le 29 juillet 1898) rapprochant le « champignon de pierre » du *Globus* de vrais champignons. Il se basait sur des homophones qu'il aurait trouvés dans le tzental, un dialecte maya, où il a découvert que les mots pour la lune et pour le champignon, bien que distincts, se ressemblaient. Donc le champignon symboliserait la lune. Cette théorie fantaisiste est tombée à bon droit dans l'oubli. BRINTON ne reliait pas les sculptures aux champignons hallucinogènes de SAHAGÚN.

étudiant les civilisations indiennes du Mexique ne vit dans ces pierres un rapport possible avec les mystérieux champignons de SAHAGÚN, faute, peut-être, d'avoir jamais eu connaissance des « champignons de pierre » du Guatemala. En vérité, il ne semble y avoir aucune tradition sur les champignons hallucinogènes à l'est de l'isthme de Tehuantepec. Ni dans les écrits du xvi<sup>e</sup> siècle se rapportant aux Mayas, ni chez les ethnologues actuels, il n'est fait mention des rites dans lesquels figurent des champignons. Nous avons été les premiers à suggérer que les « champignons de pierre » pouvaient être l'expression frappante d'une phase d'un culte chez les Mayas des montagnes, disparu longtemps avant l'arrivée des Espagnols (1).

A peine avions-nous soulevé la question des « champignons de pierre » avec le docteur Gordon EKHOLM, de l'American Museum of Natural History, en 1952, qu'il nous informa qu'un jeune et brillant ethnologue et archéologue d'origine hongroise, le docteur Stephan F. BORHEGYI, était à ce moment absorbé dans la première étude, approfondie et vaste, de

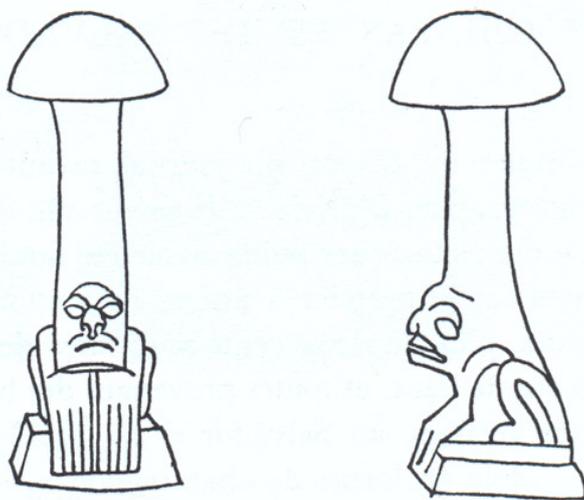


Fig. 22. — Champignon de pierre avec crapaud. Malgré le visage humain, le Dr Stephan F. BORHEGYI pense qu'il s'agit d'un crapaud, à cause de sa position accroupie et de ses quatre doigts aux membres antérieurs. Hauteur 35 cm. Date probablement de la dernière période pré-classique (500 av. J.-C. à 200 ap. J.-C.). Cerro Alux, près de Mixco, Guatemala. Museo Nacional, n° 2209.

tous les champignons de pierre connus jusqu'alors. Nous nous mîmes aussitôt en communication avec ce dernier, fixé alors dans la ville de Guatemala, en lui soumettant nos suggestions, et ainsi commença une collaboration qui fut pour nous très féconde et passionnante. Dans l'été de 1953, nous passâmes trois semaines avec le docteur et Madame BORHEGYI, nous efforçant de découvrir parmi les Indiens des montagnes du Guatemala s'il survivait quelque trace du culte des champignons.

Le docteur BORHEGYI a presque terminé son examen très minutieux des « champignons de pierre » connus; ceux qui ont été révélés depuis sont du même type que les premiers

(1) Voir *Mushrooms Russia and History*, Pantheon Books, N. Y., 1957, p. 274-286, pour la première suggestion publiée selon quoi les « champignons de pierre » représentaient des champignons hallucinogènes. Le Dr Rolf SINGER, mycologue, dans le *Chicago Natural History Museum Bulletin*, paru en décembre 1957, dit que depuis des siècles il est bien connu que les anciens Mayas utilisaient des champignons hallucinogènes. Cette assertion est entièrement fautive. Elle ne fait qu'embrouiller fâcheusement le problème.

qu'il avait déjà observés (1). Les plus anciens remontent à la période connue des spécialistes des Mayas comme « ère de formation » ou « période préclassique ancienne », dans le second millénaire avant J.-C., et les plus récents datent de la période classique finale, 600-900 ans après J.-C. Il y eut une période où ils étaient devenus rares ou même absents, pendant la « période classique ancienne », *circa* 1000-300 ans avant J.-C. Par ailleurs, les « champignons de pierre » de la « période classique récente », bien que rappelant la forme de champignons, sont des sculptures grossières, souvent sans effigie. Ces objets ont été trouvés en assez grand nombre dans les fouilles archéologiques pour permettre au docteur BORHEGYI de les classer par âge et par site. On ne les rencontre que dans les montagnes et sur le versant du Pacifique. (Le lecteur se rappellera qu'au Mexique l'usage des champignons hallucinogènes est limité aux régions élevées.) Le spécimen du Rietberg semble être de la période préclassique récente, c'est-à-dire de la longue série d'années s'étendant de 500 ans avant J.-C. à 200 ans après. Nous reproduisons un autre beau spécimen de cette période, de la collection privée

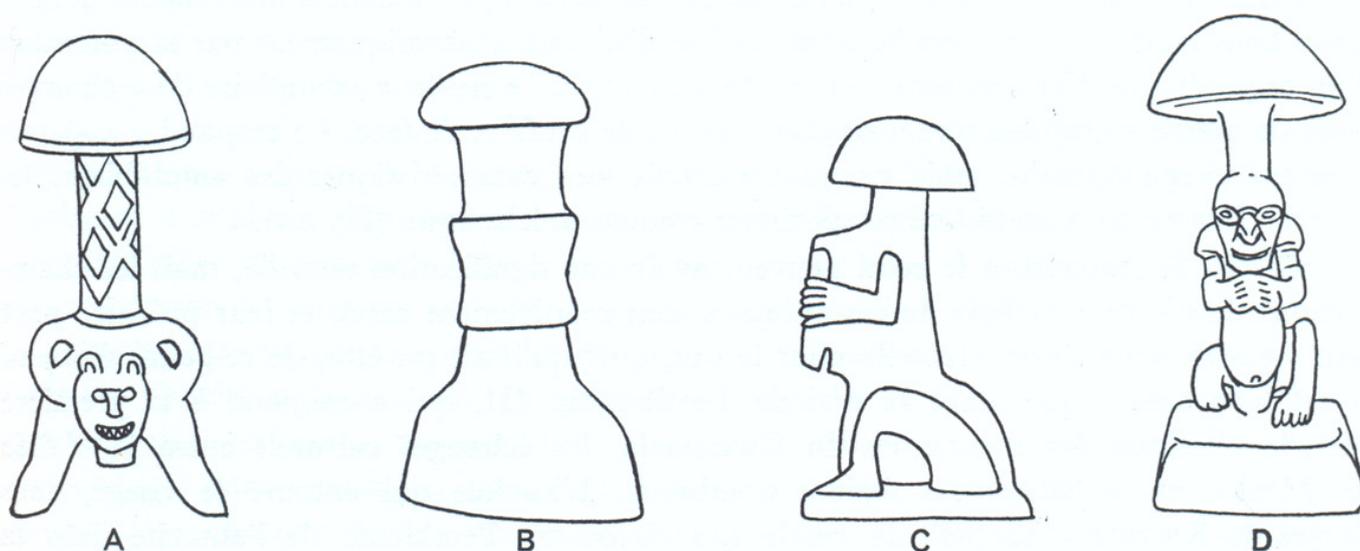


Fig. 23. — Champignons de pierre.

- A. Avec l'image d'un jaguar. Traces de peinture rouge encore visibles. Kaminaljuyu, tumulus E. 111-3, tombe n° 1. Hauteur 37 cm. Sous-époque de Miraflores, 1000-500 av. J.-C. Museo Nacional, Guatemala, n° 3450.
- B. Provenance : Ocosingo, Chiapas, Mexique. Maintenant au musée régional de Tuxtla Gutiérrez. Date probablement de la période préclassique finale (1000 av. J.-C. à 200 ap. J.-C.) ou du début de la période classique (200-500 ap. J.-C.).
- C. Avec l'image d'un coati (*Nasua narica*) représenté dans une attitude caractéristique, tenant son museau entre ses pattes de devant. Provenance : Salcaja, près de Quetzaltenango. Hauteur 25,5 cm. Période préclassique finale ou début de la période classique. (Collection Vitalino ROBLES.)
- D. Pièce qui se trouvait naguère au Museo Nacional, à Guatemala. Date probablement de la période préclassique finale.

de M. Hans NAMUTH, de New York (Pl. XII). Au lieu d'une forme humaine, l'effigie sculptée représente souvent un animal terrestre ou un oiseau — jaguar, *pisote*, cerf, oiseau stylisé qu'il nous est impossible d'identifier —, et — ce qui est pour nous une découverte surprenante — le crapaud. Le crapaud est relié aux champignons dans de nombreuses parties du monde :

(1) Voir Stephan F. BORHEGYI : « The Enigmatic Mushroom Stones of Meso America », à paraître en 1959. Publication 19 du *Middle American Research Records*, édités par le Middle American Research Institute, Tulane University New Orleans, Louisiane.

en anglais, par exemple, « toadstool », *tabouret de crapaud*, est le mot indigène pour champignon, et l'association avec le crapaud existe dans tous les pays qui bordent la mer du Nord, dans la culture espagnole basque, en Slovaquie et en Ukraine. Autrefois elle existait également en Allemagne, et il en reste des traces en France avec le terme provincial *pain de crapaud* et *crapaudin*. Elle se retrouve aussi au cœur de l'Afrique chez les Bongo mycophiles, où une espèce de *Boletus* (*B. sudanicus*) est appelée *hegba mboddo*, « tabouret de crapaud », et encore chez les Peul mycophobes, très éloignés, linguistiquement et culturellement, des Bongo, et dont le terme pour tous les champignons sauvages est *koro:wal pa:bi*, le premier élément signifiant « tabouret » et le second « crapaud » ou « grenouille » (1). Au Japon, dans quelques villes de la préfecture de Chiba, une espèce de Polypore est appelée *gama no koshikake*, « tabouret de crapaud ». Dans des cultures primitives très diverses, les amphibiens sont associés aux parties sexuelles féminines, notamment à la matrice, et il en est de même des champignons, ce qui explique peut-être l'association. De même le *pisote*, en Amérique centrale, est associé au phallus. *Pisote* est le nom local du coati, *Nasua narica*, appartenant à une famille (dont le raton laveur est un autre représentant) qui se distingue anatomiquement par la possession d'un os phallique. Nous reproduisons en dessin au trait le meilleur exemplaire de « champignon de pierre » crapaud que nous connaissons, de profil et de face. Le crapaud y apparaît avec un visage humain, mais ses quatre orteils sont caractéristiques des amphibiens. Le docteur BORHEGYI a considéré ce spécimen comme préclassique (fig. 22).

Certes, le crapaud et le coati peuvent avoir une signification sexuelle, mais les champignons de pierre à l'effigie de ces animaux sont relativement rares, et leur présence peut être regardée comme accidentelle pour le but, quel qu'il ait pu être, de ce genre d'objets. Il est bien connu que, dans la période Teotihuacan III, qui correspond à la première période classique des montagnes du Guatemala, les échanges culturels entre la Vallée de Mexico et le Guatemala étaient nombreux. L'auréole qui entoure le visage, dans l'objet de RIETBERG, rappelle le cercle qui circonscrit l'emblème de l'autorité dans la fresque de Teopancalco. La figure grotesque qui orne le « champignon de pierre » de la figure 23 D suggère les *tlaloques*, ou diminutifs de Tlaloc, qui sont fréquents dans la représentation de ce dieu dans la Vallée de Mexico. Mais il faut noter que les « champignons de pierre » se rencontrent jusqu'à des époques beaucoup plus anciennes que celles de nos fresques de cette même vallée. La figure 23 A illustre un « champignon de pierre » du premier type, qui pourrait dater de 1000 ans avant J.-C., avec une tête de jaguar ornant la base en forme de trépied et un dessin géométrique sculpté sur la tige du « champignon ». Ce spécimen a été trouvé à Kaminaljuyu, près de la ville de Guatemala, dans une tombe, probablement celle d'un prêtre. Il fut sculpté à une époque où les Indiens atteignaient tout juste l'habileté technique nécessaire pour produire ce travail, et on peut se demander si, en des temps plus lointains, des « champignons » taillés dans le bois n'avaient pas précédé les « champignons de pierre », que leur matière impérissable a préservé de la destruction.

Les Mayas vivent encore dans la péninsule de Yucatán, aux Chiapas, au Tabasco et au Guatemala. Toutes les nombreuses langues indiennes parlées de nos jours au Guatemala, aussi bien dans les plaines du Petén que dans les régions montagneuses, appartiennent à la famille linguistique Maya. Dans les montagnes il y a plusieurs subdivisions de cette famille. Trois langues voisines, notamment, forment un groupe cohérent, le groupe Quichoïde

(1) Pour le peuple Bongo, voir Georg SCHWEINFURTH : *The Heart of Africa* ; pour le peuple Peul, nous nous sommes rapporté à notre informateur privé, Mr. Jalo GOMBE, un instituteur de Gombe, via Jos, Nigeria.

comprenant : le quiché, le kakchiquel et le tzutujil. La plupart des « champignons de pierre » ont été trouvés à peu près dans l'aire connue aujourd'hui sous le nom de pays Quiché et Kakchiquel. En 1953, le docteur et Mrs. BORHEGYI, ainsi que nous-mêmes, avons visité les villages indiens de ces trois peuples, ainsi que Nebaj et San Juan Ixcoy, dans lesquels on parle l'ixil et le kanjobal, langues reliées à l'important groupe Mam-Maya. Nous n'avons pas parcouru le Petén ou le Yucatán, car aucun « champignon de pierre » ne nous avait été signalé de ces régions (1). Pour tout ce qui se rapporte à un culte encore vivant propre aux champignons, ou à une connaissance de celui-ci, nos recherches ont été définitivement négatives. Les anciens des villages que nous avons visités étaient amicaux et non réticents. Nous mettions la conversation sur les champignons, la recherche des vocabulaires fongiques, et finalement commençons à discuter de la vertu hallucinogène de certaines espèces. Nos informateurs étaient invariablement surpris d'apprendre qu'il existait des champignons de ce genre, et se montraient curieux et même envieux à mesure que nous leur décrivions les champignons divinatoires des Mazatèques (2).

Nos recherches sur le terrain ne nous ont pas menés dans les montagnes occidentales où peut-être l'usage des champignons hallucinogènes existe encore. Au Guatemala, c'est la région où l'on parle les langues Maya suivantes : Mam, Aguacateca, Jacalteca et Chuj. Sur le côté mexicain de la frontière, aux Chiapas, il y a les Indiens Chol, Tzeltal, Tzotzil et Chañabal à explorer. Plus loin à l'ouest, vivent les Indiens Zoque, parents des Mixe et peut-être alliés de loin aux Mayas. Les Zoque restent aussi à visiter. La documentation contemporaine sur tous ces Indiens est pauvre, comme elle l'était au xvi<sup>e</sup> siècle.

Après notre voyage fait avec lui en 1953, le Dr BORHEGYI fouilla les chroniques et les légendes Quiché et Kakchiquel en quête de renseignements sur les champignons. Il nous parvient des anciennes époques deux narrations indigènes des montagnes Maya, une en quiché et l'autre en kakchiquel, *Popol Vuh* et *Les Annales des Kakchiquels*. Le Dr BORHEGYI trouva dans chacune une référence aux champignons, et dans chaque cas ceux-ci sont associés à des rites religieux. Les textes furent certainement composés après l'ère que nous assignons aux « champignons de pierre », mais ils nous donnent une preuve documentaire que les champignons doivent avoir jadis joué un rôle important dans la vie religieuse des montagnards mayas. (Nous nous rendons compte que les ancêtres des classes dominantes Quiché et Kakchiquel seraient arrivés comme conquérants dans leur demeure actuelle vers le xii<sup>e</sup> siècle, mais quels qu'aient pu être ces envahisseurs, il est probable que la culture indigène les a absorbés.) Voici le passage du *Popol Vuh* :

Et quand ils trouvaient les petits des oiseaux et des cerfs, ils allaient immédiatement mettre le sang du cerf et des oiseaux dans la bouche des pierres, qui étaient Tohil et Avilix. Aussitôt que le sang avait été bu par les dieux, les pierres parlaient, quand les prêtres et les sacrificateurs venaient, quand ils venaient apporter leurs offrandes. Et ils faisaient de même avant leur symbole, brûlant *pericón* et *holom ocox*.

Nous ne savons pas ce qu'était le *pericón* ; si c'est la plante connue aujourd'hui communément au Mexique et au Guatemala sous ce même nom, il s'agit du *Tagetes lucida* Cav.

---

(1) En fouillant la grotte de Dzab-Na, Tecoh, Yucatán, Gustav STRÖMSVIK a signalé le fragment d'un « champignon de pierre », ainsi appelé faute de meilleure explication. L'archéologue norvégien exprime des doutes, que nous partageons. Le piléus ou « la tête » a un diamètre de 26 cm, ce qui est trop grand, et le dessous de celle-ci est très arrondi. Voir *Current Reports*, Carnegie Institution of Washington, Department of Archaeology, n° 35, février 1956.

(2) A San Pedro Jocopilas et plus tard à Momostenango, régions où l'on parle le quiché, nous avons découvert que le mot *ocox*, « champignon » (prononcé comme s'il s'écrivait *ocoche*), signifie *vulve* et dans ce sens est strictement tabou bien que tout le monde le connaisse. Cette signification du mot ne paraît pas être familière aux spécialistes du quiché.

(*Compositaceae*), qui, selon les croyances indigènes, doit même encore à notre époque être coupé avant le 24 juin, fête de la Saint-Jean, car après cette date, le diable s'y enroule. « Tohil » était la variante Quiché du Quetzalcoatl toltèque, le « serpent à plumes », mais nous ignorons à quoi ressemblait le dieu Avilix. *Holom ocox* signifie « tête de champignon ».

• Le passage des *Annales des Kakchiquels* est le suivant :

A ce moment, aussi, ils commençaient à adorer le diable. Tous les sept jours, tous les treize jours, ils lui offraient des sacrifices, mettant devant lui de la résine fraîche (c.-à-d. *copal*), des branches vertes, de l'écorce fraîche des arbres (c.-à-d. *amate?*), et brûlant devant lui un petit chat, image de la nuit. Ils lui apportaient aussi les têtes de champignons des arbres, et tiraient du sang de leurs oreilles.

Encore une fois les mots dans la langue originale sont *holom ocox*, « têtes de champignons », et ils sont décrits comme « venant des arbres ». Nous avons appris à Huautla que l'un des champignons sacrés enivrants croît dans les arbres, et JUAN DE CÓRDOBA, dans son lexique zapotèque, l'appelle le *nocuana peneche*. Ainsi donc dans le texte Kakchiquel, qui fut écrit peu de temps après la Conquête sous les influences espagnoles, mais qui rappelle les événements de la pré-Conquête, nous trouvons un rite religieux où étaient employés les champignons arboricoles — que nous avons retrouvés à Huautla en 1958 et que R. HEIM a identifiés au *Psilocybe yungensis* Sing. et Sm., décrit précédemment de Bolivie —.

Les deux narrations, Quiché et Kakchiquel, emploient la même expression : *holom ocox*. Évidemment, ceci doit être traduit comme « chapeaux de champignons », et nous avons trouvé la même métaphore dans les langues indigènes de Oaxaca que nous avons explorées; en mazatèque, le chapeau du champignon est le *hko*<sup>4</sup>, en mixe c'est le *kobahk*, et en zapotèque le *yek*, tous signifiant la « tête ». Dans leur culte des champignons, les Mixe et les Zapotèques insistent sur la nécessité de séparer le pileus du stipe, et la vertu, selon eux, réside d'abord dans le chapeau. Ils suivent toujours la pratique que nous signalent les anciens chroniqueurs Quiché et Kakchiquel, et décapitent encore de nos jours leurs champignons de cérémonie.

Où en sommes-nous maintenant sur la question des « champignons de pierre »? Nous n'avons certes pas découvert le lien qui les rattacherait sans équivoque à l'usage actuel des champignons par les Indiens de Oaxaca. Que ce lien puisse être découvert un jour est improbable, mais non impossible. Peut-être trouvera-t-on quelque tombe qui éclairera le problème. Ou peut-être au sommet d'une colline sacrée, ou dans les profondes retraites de quelque grotte, dans un coin éloigné des Chiapas ou du Guatemala, les Indiens adressent-ils encore leurs humbles supplications à l'image de pierre d'un champignon, inconnue des ethnologues qui passent dans le voisinage.

Mais supposons qu'un témoignage de cette sorte tarde à nous parvenir. Tandis que dans le passé personne ne suggérait une explication mycologique pour les « champignons de pierre », nous pensons qu'il existe maintenant une présomption favorable pour une interprétation de ce genre. Nous savons que les Indiens de la zone méso-américaine sont mycophiles, avec une connaissance empirique étendue des propriétés des champignons et des vocables correspondants. Parmi ces Indiens, les associations religieuses ont toujours inter-pénétré chaque aspect de l'existence humaine, et il serait téméraire de penser que cette fusion de la vie journalière avec les croyances religieuses ne comprenait pas le monde des champignons à l'époque où furent sculptés les « champignons de pierre ». Nous savons en outre quelle influence profonde les champignons cérémoniels ont aujourd'hui sur certaines

des tribus indiennes les plus isolées, et l'étendue de ce culte dépasse sans aucun doute les limites de ce que nous avons eu l'occasion d'explorer. Dans le cas des Mixe, leur pays s'étend jusqu'à la région où les plus récents « champignons de pierre » semblent avoir été trouvés. Par les chroniques indigènes qui se sont conservées jusqu'à nous, nous savons qu'avant la Conquête des champignons cérémoniels étaient utilisés pour des rites religieux dans ces mêmes montagnes du Guatemala, où la plupart des plus anciennes sculptures qui nous occupent ont été découvertes. Un champignon divinatoire saisit l'imagination, et justifierait l'emploi fonctionnel, dans les cérémonies religieuses, des « champignons de pierre ». La présence d'un champignon divinatoire est rare dans les cultures humaines : ne serait-il pas extraordinaire de trouver un culte des champignons dans la même zone de civilisation méso-américaine qui a fourni des sculptures de champignons apparemment uniques en leur genre, et cela sans qu'il y ait de rapports entre ces deux ordres de faits ?

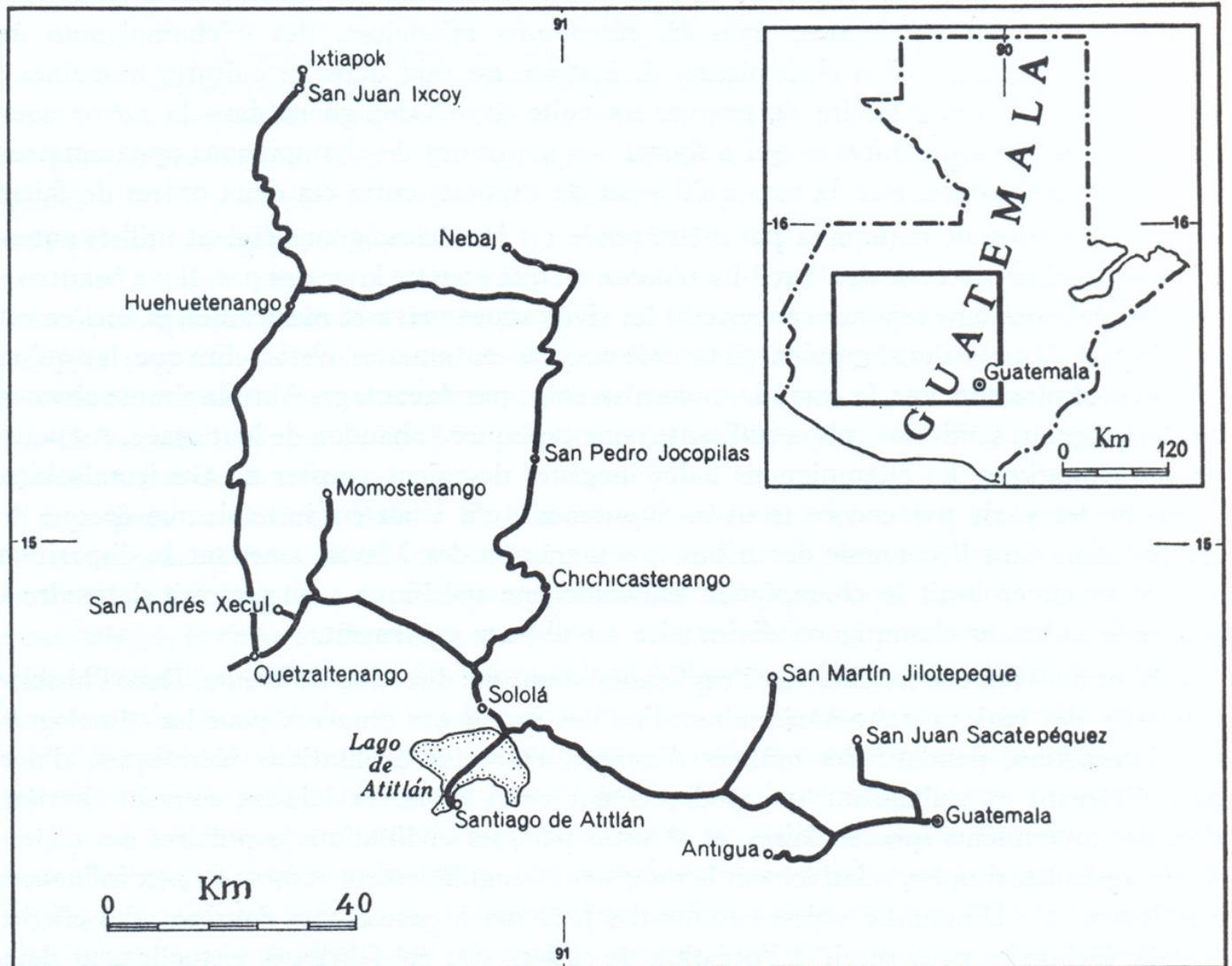
Une question ne manquera pas d'être posée : si les champignons étaient utilisés autrefois, pourquoi ont-ils cessé de l'être ? La réponse est que nous ne le savons pas. Il y a beaucoup de telles énigmes sans réponse concernant les civilisations maya et mexicaines, et ceci en est une de plus. L'usage des champignons ne crée pas d'accoutumance, c'est-à-dire que, lorsqu'on en a mangé plusieurs fois, le corps humain n'en exige pas davantage. Ainsi la simple absence de champignons serait une raison suffisante pour expliquer l'abandon de leur usage. Au point de vue climatique, les champignons hallucinogènes devraient pousser au Guatemala, bien qu'on ne les y ait pas encore trouvés. Supposons qu'il y ait eu autrefois une époque de déforestation dans l'économie des tribus montagnardes des Mayas, amenant la disparition des troncs où croissait le champignon hallucinogène spécifique : on pourrait s'attendre à ce que le culte du champignon divinatoire ait disparu également.

Nous pouvons encore chercher l'explication dans une direction différente. Dans l'histoire culturelle des régions méso-américaines, l'un des problèmes cruciaux pour les ethnologues est l'interaction, pendant des milliers d'années, entre les civilisations hiératiques, d'une part, s'élevant et s'abaissant spasmodiquement de-ci de-là, et laissant souvent derrière elles des monuments spectaculaires, et, d'autre part, les civilisations populaires des collectivités agricoles, simples, relativement homogènes et singulièrement résistantes aux influences extérieures (1). D'humbles objets comme des brûleurs à encens, des figurines, des effigies d'argile façonnées pour servir à l'occasion de sifflets, ont été fabriqués virtuellement dans les mêmes styles pendant trois mille ans, et se vendent encore actuellement sur la place des marchés indigènes. Les « champignons de pierre » n'appartiennent pas à cette culture folklorique. S'ils indiquent l'ancienne existence d'un culte des champignons, on peut supposer que ce culte était hiératique, qu'il faisait partie des connaissances ésotériques d'une élite de prêtres, et qu'il disparut avec cette élite. Les œuvres artistiques les plus élevées de la civilisation maya sont attribuées aux Mayas des basses terres du Petén et du Yucatán, où nul champignon de pierre n'a été signalé. Mais avant l'apparition de ces civilisations, il y eut une culture maya florissante dans les montagnes de ce qui est maintenant le Guatemala, et elle peut avoir été régie par des prêtres. Il est peut-être significatif qu'un superbe « champignon de pierre » ait été trouvé dans ce que l'on suppose avoir été, à Kaminaljuyu, la tombe d'un prêtre (fig. 23 A). Nous suggérons qu'il y eut jadis dans les montagnes un

---

(1) Pour une discussion lumineuse de ce problème, voir Stephan F. BORHEGYI : « The Development of Folk and Complex Cultures in the Southern Maya Areas », *American Antiquity*, vol. 21, n° 4, avril 1956, p. 343-356; publication de la Society of American Archaeology, Salt Lake City, Utah.

culte du champignon, culte formel et organisé, avec une liturgie pratiquée par des prêtres dans certaines occasions, peut-être pour permettre aux laïcs de s'y joindre. Combien ce culte serait différent de l'usage intime et familial que nous avons vu pratiquer chez les Mazatèques, où les champignons (quand il y en a) sont consultés, s'il en est besoin, dans le secret profond de la nuit, avec seulement quelques assistants rassemblés! Mais la contradiction n'est pas



J. P. TREMBLAY - AMERICAN GEOGRAPHICAL SOCIETY

Carte 3. — Itinéraire parcouru par V.P. et R.G. WASSON, accompagnés du Dr de Mrs BORHEGYI, en 1953, à travers le Guatemala, à la recherche des « champignons de pierre ».

nécessaire ici. Qu'y eût-il eu de plus tentant pour une élite sacerdotale que d'arracher les champignons divinatoires de l'usage populaire et de couronner la foi profondément émouvante que le peuple avait dans ces champignons, en l'entourant de toutes les pratiques rituelles qu'un cérémonial compliqué pouvait exiger? En revoyant toutes nos preuves, nous croyons discerner un emploi endémique des champignons hallucinogènes depuis les premiers débuts de la perdurable civilisation populaire méso-américaine. Cette tradition aurait régné, non pas dans les contrées chaudes des basses terres, mais dans toutes les montagnes, sur une région s'étendant depuis la Vallée de Mexico jusqu'au Guatemala et au Salvador. Nous voyons cet usage populaire endémique adopté, porté très haut et respectueusement exploité par l'élite raffinée des prêtres dans les montagnes Maya. Ces prêtres réservaient peut-être les

champignons sacramentels pour leur usage exclusif. Dans ces régions les champignons seraient devenus tabous pour les laïcs. Puis, plus tard, l'autorité des prêtres aurait été renversée, et avec celle-ci l'usage cérémonial des champignons sacrés aurait disparu.

### 3. « LES BOLS A CHAMPIGNONS »

Nous avons passé précédemment en revue les témoignages sur les champignons provenant des montagnes du pays maya et de Teotihuacan. Nous avons eu d'autre part, tout récemment, l'occasion d'examiner une troisième sorte de preuve très éloignée, dans le temps et dans l'espace, des deux premières.

A l'American Museum of Natural History, à New York, il existe neuf objets méso-américains en argile, pour lesquels jusqu'à présent aucune explication n'a été avancée. Ils ont la forme de *jícaras* en miniature ou de bols rappelant des gourdes, et dans chacun se révèle l'effigie en argile d'un « champignon ». Le plus grand a un diamètre de 4,5 cm. Sept sont noirs, un couleur de tan, un autre rouge. Ces productions sont parvenues au Museum américain avec les collections de feu Marshall Howard SAVILLE, éminent archéologue de l'Amérique moyenne, qui mourut en 1935. Les notes qui les accompagnent signalent qu'ils avaient été récoltés par SAVILLE dans son voyage de 1899-1900 et qu'ils provenaient d'excavations situées près de Xaaga, ce qui place le site près de Mitla, aujourd'hui au cœur du pays zapotèque. Gordon EKHOLM, du même Muséum, estime qu'ils datent, soit de l'ancienne période classique, soit de la période post-classique, entre le IX<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle. Le Dr EKHOLM a attiré notre attention sur ces objets et soulevé la question de savoir si les dessins en relief du fond des *jícaras* représentent des champignons. S'il en est ainsi, ils peuvent s'expliquer par certaines coutumes survivant au pays zapotèque aujourd'hui encore. Par exemple, les petits *jícaras* d'argile peuvent avoir été introduits dans des tombes avec les morts. Irmgard JOHNSON dit qu'au sud de Mitla, à San Pedro Mixtepec, district de Miahuatlan, les femmes tissent encore des *servilletas* (serviettes) et les mettent dans les tombes des morts ainsi que de petites *tortillas* (omelettes), des graines de cacao et des *bules* (*Lagenaria vulgaris*). Ou bien les *jícaras* (tasses à chocolat) peuvent avoir été d'humbles offrandes votives que l'on plaçait sur une colline ou dans quelque grotte sacrée, comme les Indiens de la Sierra Costera le font encore maintenant, en petits paquets soigneusement disposés, exprimant les espoirs les plus chers des suppliants. Les *jícaras*, miniatures en argile, avec leur champignon symbolique, représenteraient alors les coupes de champignons de la vie réelle, et aussi les consultations divines dont ils ouvraient la porte (Pl. texte 1 ou fig. 23 bis).

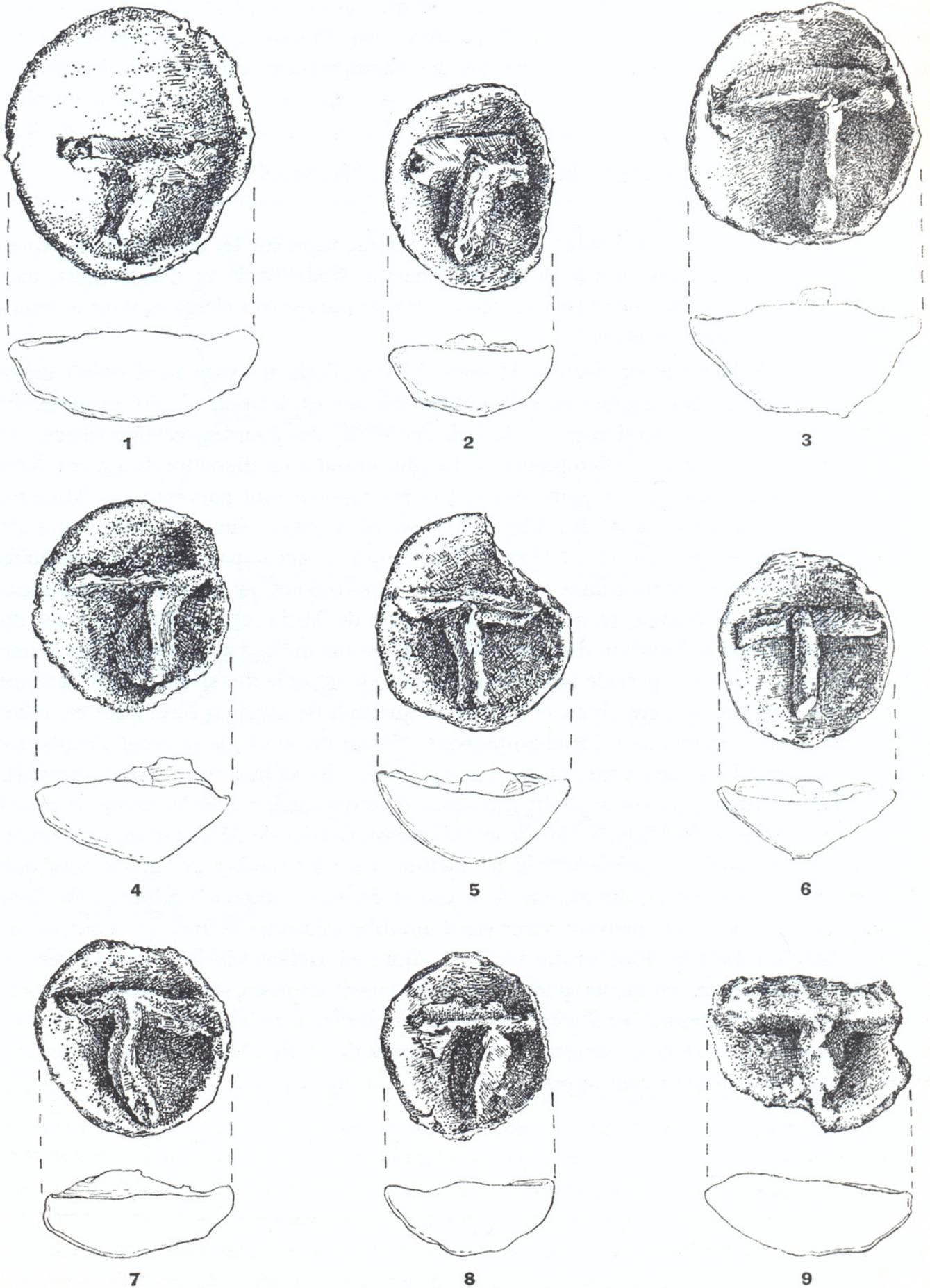


Fig. 23 bis. — « Bols à Champignons » de l'American Museum of Natural History de New York, trouvés dans des fouilles, en 1899-1900, à Xaaga, près de Mitla (État d'Oaxaca). Collections de Marshall Howard SAVILLE.